LE BON VIEUX TEMPS

SOUVENT par une de nos claires après-midi d'avril ou de mai, lorsque les jeunes filles circulent en toilettes légères et que les trottoirs de notre bonne ville de la Nouvelle-Orléans, encore ensoleillés, ont cet air de fête d'un beau printemps, les familles, enfants, mères et grand'mères, assises confortablement dans de vastes berceuses, sur leurs galeries où grimpent à qui mieux mieux la rose et la glycine, regardent passer en souriant la foule joyeuse qui se presse par le beau temps dans les principales avenues. Il ne fait ni chaud, ni froid, mais délicieux: le long des grands jardins fleuris on aspire à pleins poumons la sève semi-tropicale qui monte et s'échappe en aromes parfumés, s'étale en tons vifs de verdure, fait gonfler à éclater les jeunes rameaux des arbres, et prête à la brise cette douceur qui nous fait penser qu'il est si bon de vivre. Par une de ces claires après-midi, l'on voit passer quelquefois dans la foule, un homme dont les cheveux blanchis par le temps le proclament un vieillard, mais qui se tient fort droit. Aux soins particuliers qu'il prend de sa personne, à son haut chapeau bien lustré, à l'élégance et à la grâce de son salut, de son maintien devant les dames, les jeunes filles qui le voient passer, sourient, chuchotent, et se disent tout bas dans ce charmant murmure de jeunes colombes: "C'est de la vieille école." Et c'est justement de cette vieille école, c'est de ce bon vieux temps, déjà si loin, dont la légende a bercé notre jeunesse, que nous avons vu penché en cheveux blancs sur notre berceau, dont je viens réveiller ici le souvenir.